

INTRODUCTION DE L'AUTEUR

“FRÉDÉRIC NIETZSCHE AU KOSOVO” – FN PERDU ET RETROUVÉ

Avant de lire l'histoire que raconte ce livre, il m'a paru intéressant, sinon impératif dans un sens, de raconter l'histoire de ce livre, et l'introduction fait l'affaire. *Frédéric Nietzsche au Kosovo* (FN au Kosovo pour les amis et pour être mal vu par la police de la pensée) a dû être écrit entre 2000 et 2002, sous l'influence extrêmement forte du rôle incroyable de la communication durant la guerre du Kosovo (23 mars-10 juin 1999). Je n'allais plus du tout à l'OTAN après avoir fréquenté la boutique assidûment (à peu près entre 1969 et 1991-92, comme journaliste accrédité) mais j'ai suivi de très près la façon dont les choses se passaient ; cela suffit pour comprendre l'idée de départ du livre, d'autant que très rapidement, avec l'expérience de la première Guerre du Golfe (1990-1991) puis après le 11 septembre 2001, l'idée du “virtualisme” commençait à prendre du corps et constituait un des fondements des commentaires que je faisais dans ma Lettre d'Analyse d'alors...

(Cette “Lettre d'Analyse” : il s'agit de *dedefensa & eurostratégie* (dd&e), depuis intégrée avec l'abandon de sa version-papier dans le site <http://www.dedefensa.org> [lancé en 1999-2000 mais vraiment

“opérationnel” à partir de 2003] puis complètement absorbée par lui sous le nom de *dde.crisis* jusqu’à ne plus exister en tant que telle à partir de 2012.)

Une fois le livre terminé, je le soumis à un éditeur qui me répondit, très loyalement me sembla-t-il, quelque chose comme “Ce livre est tout à fait publiable mais il ne m’intéresse pas parce que nous sommes surtout orientés vers des publications de styles littéraires expérimentaux”. J’aurais pu continuer à chercher un éditeur mais je ne le fis pas. J’étais épuisé par cette sorte de démarche, n’ayant jamais réussi à trouver ni la méthode, ni la filière pour parvenir à être édité régulièrement. (Trois livres entre 1978 et 1999, deux essais *La drôle de détente* [1978] et *Le monde malade de l’Amérique* [1999] et un roman “historique”, *Le regard de Iéjov* [1989], qui furent de remarquables insuccès : comme il y a des auteurs de *best-sellers*, moi je suis un auteur de *worst-sellers*.) A partir de 2002-2003, l’essentiel de mon temps était pris par le site avec la Lettre d’Analyse intégrée, puis par des essais historiques ou de philosophie de l’Histoire, – mais plus de romans bien que le roman ait été ma passion initiale. Dernièrement, l’idée de l’autoédition me vint à l’esprit, essentiellement pour “sauver” sur papier un certain nombre d’articles du site qui stocke aujourd’hui, après un accident du serveur initial qui détruisit l’essentiel du stock originel jusqu’en 2003, plus de 12.000 textes. Cette logique commençant à être étudiée, me vint naturellement l’idée d’autopublier également ce roman impublié, *FN au Kosovo*.

(Pour être précis, c’est-à-dire “imprécis” en fait, je devrais écrire : “me vint naturellement l’idée d’autopublier ‘mes romans’”, car j’en en avais un certain nombre dans mes tiroirs, ou dans des mémoires électroniques, bref dans mon désordre à la fois littéraire et postmoderne. Je ne savais plus rien à cet égard... Ainsi ai-je découvert que

l'on pouvait égarer, c'est-à-dire perdre à jamais, ce qui me semblait impensable pour un auteur, un ou plusieurs manuscrits inédits ; ainsi ai-je découvert également que l'on pouvait oublier quels livres on avait écrit, pourtant avec tant de passion et de certitude de l'importance de l'acte lorsqu'ils furent écrits, ce qui me semblait dans ce cas également impensable pour un auteur... Il y a des leçons d'une grande importance à sortir de cette mésaventure, surtout si l'on considère, comme c'est mon cas, qu'un livre doit être, pour celui qui l'a écrit, quelque chose de sacré, la plus grande chose qu'il puisse faire au monde. En un sens, je le pense toujours, mais je suis obligé par ailleurs et tout au contraire, de constater la puissance des avatars de la vie et combien l'on ne gouverne pas vraiment son destin. Depuis cette période que j'ai rapidement décrite, je me suis de plus en plus convaincu de ce fait que je crois pouvoir étendre à l'Histoire elle-même, – ce qui constitue un thème sous-jacent de mon essai *La Grâce de l'Histoire*, Tome-I [2014] et Tome-II [2016].)

Dans tous les cas, j'ai sauvé du désastre au moins deux romans : *FN au Kosovo* et *La Très-Grande conjuration de la littérature américaine*, dont je n'ai plus qu'une version-papier à laquelle il manque deux pages égarées ! J'ai donc relu ce premier roman retrouvé et, je le dis candidement, il m'a passionné, comme s'il n'était pas de moi. Bien sûr, je m'y retrouvais à mesure, je m'en rappelais, mais en commençant cette relecture j'étais totalement incapable de reconstituer l'intrigue, de nommer les personnages, etc., totalement incapable... Eh bien, j'ai trouvé ce bouquin tout à fait digne d'être auto-édité.

Au début, j'avais l'intention de ne pratiquement rien y changer de notable : les fautes que je parvenais à repérer, quelques aménagements de style, mais rien sur le fond. Finalement j'ai abandonné

cette dernière résolution et j'ai très vite décidé que je ne m'interdirai pas d'intervenir sur le fond. Cela fut fait, et il y a un constat remarquable à faire, qui est une surprise à mesure. Le livre aborde une question générale qui valait en 2000 et qui vaut toujours en 2017, mais avec tant de changements d'événements intervenus dans ce laps de temps, – cette question, qui est celle de la disparition de la réalité ou/et l'invention d'une autre réalité à la place de la réalité et dans le vide laissé par sa disparition, grâce à la puissance de la communication... Le constat et la surprise sont bien que je n'eus finalement pas grand'chose à changer sur le fond par rapport à ce que j'en pense et ce que j'en crois aujourd'hui. Le constat est intéressant, quant à la surprise je m'en suis vite remis puisqu'il s'est très vite avéré que le constat rencontrait finalement une certitude qui m'habite, qui est la constance du Mal, notamment dans la stratégie qu'il suit pour atteindre son objectif. Le Mal est sans aucun doute d'une immense puissance (je la nomme surpuissance) mais je doute de son intelligence et son entêtement à conserver la même stratégie malgré les déboires rencontrés conforte ce doute. Cela me permet de terminer par l'une de mes citations préférées que je ne cesse d'utiliser, qui est de René Guénon : « *On dit même que le diable, quand il veut, est fort bon théologien; il est vrai, pourtant, qu'il ne peut s'empêcher de laisser échapper toujours **quelque sottise**, qui est comme sa signature...* »

PhG

PREMIÈRE PARTIE

LA PÉRIODE ALGÉ- RIENNE

CHAPITRE 1

Notre histoire se déroule d'abord à Paris. Elle y commence et elle s'y terminera. Cette localisation n'est pas impérative pour l'œuvre littéraire, ni nécessaire d'ailleurs. Elle est utile. Elle aidera à la compréhension des choses. Paris est à la fois un lieu de légende et le lieu de cette légende trahie avec une régularité remarquable par ceux-là qui en ont la charge. Malgré ce qu'on en dit régulièrement, et notamment le dénigrement qui resurgit à intervalles réguliers lorsqu'il est question de la France, et par conséquent de Paris, la ville conserve sa magie à travers le temps comme si elle se régénérât, comme par magie enfin. C'est un mystère extraordinaire. Les Parisiens eux-mêmes n'y peuvent rien, personne n'y peut vraiment rien. Une illustration significative de ce phénomène, de sa durée, de son entêtement, c'est la constance de l'attitude américaine, et c'est significatif à cause de la sensibilité très spéciale des Américains à l'influence française, particulièrement dans le domaine culturel. Voici

un exemple choisi pour qu'il ne soit pas trop exceptionnel, un parmi tant d'autres disons.

Il s'agit du film *Great Expectations*, d'Alphonso Cuaron, qui date de 1997, qui est une année de la période où l'on connaît le triomphe américain de l'après-Guerre Froide et l'inévitable effacement français qui l'accompagne, – principe des vases communicants, rien de moins. *Great Expectations* est l'occasion d'une tirade exaltée de Robert De Niro. L'acteur joue un rôle de vieux truand-bienfaiteur dissimulé, avec un visage mangé d'une barbe grise hirsute, un peu comme l'aurait été Monte-Cristo ou l'Abbé Farias (ou comme Howard Hughes au bout de sa réclusion dit un comparse du film qui n'a pas le sens des images littéraires). Ce bagnard évadé est revenu à New York quinze ans, vingt ans après (c'est presque du Dumas). En plein coeur d'une action dramatique où il va mourir brutalement, percé d'un coup de couteau d'un traître, il recommande à son protégé, jeune artiste-peintre qui a réussi à New York et qui est le héros de la bande, de l'accompagner, de partir avec lui pour un séjour à Paris, pour s'y faire reconnaître. On dirait un vieux sage provincial (de New York, rien que ça) recommandant à un artiste confirmé de sa province (de New York, lui aussi) d'aller chercher la consécration parisienne. Dire cela en 1997, c'est une audace provocante si l'on considère le jugement général et conforme, et particulièrement aux États-Unis, à l'égard de la France/Paris, et l'on devrait plutôt écrire “à l'encontre” ; eh bien non, c'est au contraire un sentiment bien identifiée, compréhensible, avec sa réalité historique, et c'est celui dont on parle ici ; c'est la constance de la magie de Paris, qui est une profonde réalité culturelle qui transcende les époques et se joue des jugements de circonstance et de propagande.

« La ville des lumières, tu veux venir ? s'exclame De Niro. Viens avec moi, tu vas adorer Paris ... Paris est une belle ville, très belle.

C'est la ville de la culture, une ville magnifique. Et il y a tout, l'élégance, la beauté, il faut que tu ailles à Paris, pas une seconde tu ne regretteras d'avoir fait le voyage. Tout artiste doit aller au moins une fois dans sa vie à Paris. Tu dois y aller. Les rues, l'atmosphère, les femmes ... Oh, les femmes ... » Les images ont la vie dure, surtout lorsqu'elles sont d'un conformisme aussi déroutant, et chez De Niro en plus. Les images ne veulent pas mourir. Elles parlent au coeur de l'homme, se transmettent d'esprit en esprit, transportent une âme vers l'autre. Elles nous font aimer un acteur et revoir un film comme on retrouve des lambeaux de sa jeunesse. Les images ont cette futilité qu'on connaît, qui dissimule des réalités profondes et durables. Choisir Paris nous épargne certaines appréciations sociologiques qui vont de soi pour préparer le cadre de cette histoire. Nous sommes « dans la ville de la culture, une ville magnifique » comme dit l'acteur, point final. Le lieu est bien choisi pour évoquer une bataille gigantesque, et une bataille de l'ombre, autour du destin des hommes.

Commencer cette histoire par des “images”, fussent-elles les plus justes du monde, les plus fidèles à l'esprit du monde qu'on veut décrire, est également épatant pour notre début. Cela annonce l'un des grands thèmes du récit. Évoquer les Américains, artistes en plus, et à Paris, est également opportun. Enfin, s'il y a un lieu où une histoire commencée avec un écrivain en train d'écrire un livre peut encore avoir quelque crédit, ce lieu est Paris. Voilà notre choix éclairé, et après tout on jugera justement qu'il est d'abord utilitaire, pas seulement du parti-pris.

Dans notre histoire qui se passe à Paris, notre héros est en effet un écrivain. Il se nomme Louis-Beyle. (Le tiret est important, qui nous permet de nous démarquer un tant soit peu de Stendhal, ce que Louis-Beyle désire un peu mais pas trop, – ayant une estime considérable pour Stendhal mais refusant d'usurper son patronage). Cer-

tains verraient de la prédestination, d'autres une licence littéraire un peu facile ; choisir Louis-Beyle comme nom de guerre, c'est-à-dire son nom de plume, pour le héros d'un roman, et un héros en train d'écrire un livre, ce n'est pas trop se fouler. Là aussi, il est question de l'organisation de cette histoire : qu'elle survienne à un adepte de Stendhal n'a rien que du naturel, et les choses en seront encore plus claires.

Maintenant, voyons du côté de Louis-Beyle. Il avait toujours songé à un destin littéraire ; ce nom qui peut paraître une prédestination, pourquoi n'en pas user ? Habile homme. Il entretenait son destin. Il écrivait. Il imaginait difficilement qu'on pût écrire un livre dont le thème central, ou, au moins, l'occasion de départ, ou dans tous les cas quelque chose d'essentiel dans le livre, ne fût l'entreprise de la rédaction d'un livre. C'est comme ça, en France, qu'on conçoit l'action ; agir c'est écrire, ou bien vice-versa ; lorsqu'on écrit un livre, on se dit qu'on va changer le monde.

Depuis deux mois Louis-Beyle était plongé dans un projet où il avait la complicité d'un éditeur. L'autre était-il un ami ? C'est vite dit. L'affaire avait été conclue à la fin janvier de 1999, dans le bar d'un grand hôtel du quartier, au croisement dit de Sèvres-Babylone. Le bar était assez couru, milieux littéraires, de l'édition, un peu d'universitaire, beaucoup d'intellectuels, des tonnes de touristes américains qui jacassent, tout cela d'un cosmopolitisme acceptable, assez gracieux et pas trop puant, presque délicat quand les touristes américains sont bien rangés et mis sur le côté. L'éditeur venait d'une maison honorable qu'il avait quittée avec pertes et fracas. Il lançait la sienne. Il avait son programme et ses idées. Il fit une place à Louis-Beyle. L'idée était simple : il faut aller à contre-courant ; là, dans le cours du fleuve qu'on détourne, est la formule du talent, du succès et de la gloire.

– C'est simple mon cher Louis-B, disait-il, il me faut une histoire qu'on ne craigne pas de faire sortir des sentiers battus, tu entends ? Tout à fait en dehors. C'est la condition de tout, putain. Tu as la cinquantaine, quelques petits succès d'estime. Né à Alger, non ? Un pied-noir, on appelle ça. Sers-toi de ta vie, sers-toi de toi, fais-nous le récit de ta maison des morts. Fais-nous un livre, mi-fiction, mi-*memories*, où tu nous rapportes ta vérité sur la guerre d'Algérie.

Louis-Beyle écoutait, sur ses gardes et sans mot dire (“ mi-figue mi-raison” se dit-il, histoire de sourire). L’Algérie, cela lui paraissait passée de mode : qui ces vieux souvenirs intéresseraient-ils ? Il continuait son travail régulier. Il éditait sa propre publication, une Lettre d'Analyse indépendante qu'il avait nommée *Contre-Pied*. Il traitait des problèmes politiques, stratégiques et de sécurité, dans le champ le plus vaste qui soit où l'on inclut des matières comme la “culture” de l'esprit et la psychologie qui est la source de toutes les perceptions. On le connaissait, sa plume acerbe et parfois inspirée, adversaire des courants installés de la pensée, s'affichant parfois avec panache comme un critique vigilant des grandes thèses du moment (globalisation, humanitarisme type-droits de l'homme, etc.) ; un peu garnement, un peu patriote, largement gaulliste d'une tendance indépendante, c'est-à-dire plutôt gaullien ; un opposant plutôt cheveu-léger, la lame fine, rigolard par instant, désinvolte la plupart du temps et pas vraiment parisien pour un sou. Ce travail principal, il le considérait plutôt comme sur le côté. Il n'avait pas pour lui la considération qui lui était due ; chroniqueur sans filet, et pas sans perspicacité, Louis-Beyle attendait de publier un roman après l'autre pour croire qu'il existait vraiment. Son métier lui permettait de vivre en attendant l'occasion inratable, l'éclair qui traverse une vie et jette une lumière crue qui la transforme en un destin. Il attendait son destin littéraire. Il attendait par habitude, parce que c'est chevillé au corps lorsqu'il s'agit de la chose écrite qui est une activité inesti-

mable, qui n'est jamais finie, qui réserve toujours des surprises. Il attendait sans reconnaissance pour ce qu'il avait été et qu'il était encore.

« Paris sera toujours Paris, se dit-il, un peu comme on se balade du coq à l'âne. Regardez-les, ils nous montent un spectacle truqué, un truc comme jamais. Cette société a choisi d'être conformiste et de baptiser vertu le conformisme. C'est une nouveauté qui a déjà fait ses preuves. Son conformisme n'est pas comme à l'habitude une inévitable caractéristique sociale, c'est une attitude réfléchie, organisée, justifiée ; du moins veut-on se le faire croire... Son conformisme est si grand aujourd'hui que je me demande si votre affaire, monsieur l'éditeur, n'est pas un casse-gueule. L'originalité à tout prix ? Aujourd'hui, l'originalité est la cible de l'intolérance qui est le bras armé du conformisme, vous devriez vous en aviser, et l'intolérance s'arrange pour baptiser "originalité" le conformisme le plus complet, et en interdire l'accès au reste. L'intolérance progresse à visage découvert, droit de cité, pas vraiment critiquable. Tout le monde y souscrit. L'intolérance s'est baptisée vigilance et tout le monde fait sa révérence. Le moyen de faire autrement ? La littérature a-t-elle encore sa place ? Il n'y a plus de grands écrivains. Ils se sont tirés, reconvertis en chroniqueurs, en cultivateurs, en amants stériles. Les écrivains sont morts, qui songerait à les lire encore ? Nous sommes dans une époque troublée, dont on ne sait plus ce qu'elle veut et dont je sais bien ce qu'elle vaut. »

— Tu radotes, tu fais l'original, dit l'autre, comme si Louis-Beyle avait parlé à voix haute, ce qui est une imposture complète et une tromperie condamnable ; mais l'autre, l'interlocuteur, est un homme qui se fiche bien de ces sensibilités-là. Il poursuivait comme si Louis-Beyle n'avait rien dit ni rien à dire.

– ... Ce que je te propose, c'est un coup, un coup d'audace. Si on s'y prend bien, tout peut marcher. Après, la télé et tout le toutim, en avant pour la gloire. Allez, parlons de ton livre ?

– Du temps passé, qui ne passionne plus grand'monde. L'Algérie c'est ma jeunesse, on dirait un autre monde. Qui cela peut-il intéresser ?

Louis-Beyle parlait sur un ton désabusé un peu sollicité. Il dénonçait le conformisme de la société et, en même temps, parfois, il y sacrifiait par faiblesse. On ne peut pas affronter un adversaire sans s'y salir les mains, à un instant ou l'autre, comme on s'essuie le cul. Il parlait, par instant, par images et par stéréotypes. Il sentait le monde comme on hume les odeurs grasses des cuisines. Il se secouait pour écarter le lourd manteau du conformisme, pas toujours avec succès. Il cédait au désabusement, en même temps il s'agaçait de lui-même.

L'autre ne répondait pas. Il songeait à son programme littéraire et se foutait des contorsions de son futur auteur (« des états d'âme », songeait-il). Louis-Beyle se sentit infiniment solitaire à cet instant. Il en eut quelque chagrin et son esprit vagabonda. Il arrêta un instant le cours du temps. Il reconnut, presque à haute voix, avoir toujours pensé que sa jeunesse algérienne était le coeur d'une oeuvre littéraire qu'il lui restait à faire, qu'il n'aurait sans doute jamais le courage de faire, ni le temps, ni le goût, ni rien du tout. Il expliqua tout cela, désormais complètement à haute voix. Louis-Beyle se laissait emporter par l'air d'un temps si improbable et si accablant. Il sentit le poids d'une âme qui respirait encore. Après tout, puisqu'on lui donnait la parole, autant en user. Ainsi, par la bande, par la complaisance pour soi-même, mais par le souvenir et l'imagination aussi, ainsi avait-il commencé à céder à son éditeur.

CHAPITRE 2

« Je suis venu en France, à Paris, débarqué, émigré, chassé, et aussi de retour dans mon pays. Je ne sais plus ce qu'il faut dire. Le début des années 1960, c'était une saison sinistre et grise. L'Algérie venait d'avoir son indépendance. Son bonheur était incroyable, aveuglant de soleil. Je n'aurais jamais cru cela (l'indépendance, le bonheur) possible. Ma solitude était très grande, mais tenu par la main ferme de mon père et foutu sur les routes de l'exil sans autre explication. J'étais un enfant, un puceau, et j'avais froid, et les rayons du soleil chaud de l'Algérie me manquaient déjà. Il est bon, en pleine jeunesse, d'exercer des sentiments aussi grands que ceux que je vous rapporte, et qui sont à l'aune de l'histoire elle-même. Cela donne du poids. On vous écoute. Vous nourrissez votre conviction. Cela n'est pas être un juste pour autant. Je ne veux surtout pas le paraître ni faire croire que je m'y crois.

» J'avais quitté Alger quelques mois avant l'indépendance. C'était une tragédie, l'histoire elle-même devenue folle, les tueries, les chasses à l'homme. C'était donc cela, la guerre ? J'étais du mauvais côté. J'étais "Algérie française" comme si je devais en mourir. Mais c'était un peu de la représentation. Mes convictions s'arrêtaient au seuil de l'action et je n'aurais jamais pris les armes. Mon seul problème, mon terrible problème, était d'avoir une relation intime et flamboyante avec une jeune fille ; de cela, j'avais une peur comme vous n'imaginez pas. Ma mère me nourrissait au lait de son patriotisme intransigeant : les histoires de cul, c'est pour une autre existence. Quand je considère les années écoulées depuis, que je vois cette transformation de mon caractère, de mon opinion à propos de

cette affaire algérienne qui semblait alors devoir gouverner ma vie, ce changement, cette évolution, car j'ai si complètement changé à cet égard, et tout cela en douceur, sans véritable crise, combien ma jeunesse me paraît étrange ... Je me dis que la crise doit encore se cacher quelque part ailleurs, en cherchant bien. Je me dis que ce n'était pas une vraie crise. Je me dis que l'histoire tragique que nous croyions faire n'était qu'un accident de l'histoire où nous étions en tort, comme sur une route où l'on néglige de tenir sa droite. Je me dis qu'entre être fier d'être Français et être, comme il convient, honnête de ce que firent les Français en Algérie, eh bien l'on se perd. Je n'y ai pas échappé. Le labyrinthe a eu raison de mon équilibre.

» Vous savez, dit Louis-Beyl en s'adressant à son interlocuteur-éditeur qu'il n'arriverait jamais à tutoyer plus de deux ou trois répliques de suite (il ne l'aimait pas, c'est dit), vous savez c'était une bataille perdue d'avance. Mais c'était la bataille de ma jeunesse. J'y ai laissé des odeurs, des bruits, des images à jamais enfuies. J'ai eu mon âme blessée, amputée à jamais. J'y ai perdu des espérances. Mon regard, jusqu'alors toujours tourné vers le Nord, droit comme un i, avec l'esprit grisé des odeurs des marines, a appris à se nuancer aux compromis de la rose des vents ; plus à l'ouest, plus au sud parfois, toujours prêt au compromis. J'apprenais à vieillir. La guerre juste, qui est celle que menaient mes adversaires-*fellaghas*, dits également *felouzes*, dites-moi, est-ce que cela existe, la guerre juste ? Dois-je lui réserver mes larmes ? Au bout du chemin, on ne sait plus. J'ai regardé mes mains : toutes blanches, pas une goutte de sang d'Arabe, pas l'odeur d'une seule trahison, pas un poil de cul d'une fille. J'arrivai en France, je vous assure, complètement puceau. J'avais déjà mon histoire. Je connaissais déjà les larmes de l'injustice. Je m'aimais déjà moins. Je me regardai dans les miroirs les yeux moins assurés et même, parfois, franchement fuyants. Je ne me suis jamais pardonné complètement. La fin de l'Algérie m'a coûté l'amour simple de

ma jeunesse ; de ce jour, j'ai commencé à m'interroger. Je suis devenu adulte, moitié-salaud, moitié-irresponsable. L'histoire est un fardeau.

– Excellent, excellent, tout cela, ces questions, ces interrogations, cette émotion à peine contenue ! Ce phrasé rapide, on dirait Hemingway, et Hemingway scénariste, qui travaillerait pour Hawks. Cela fera un bouquin, mais un bouquin, tu te rends pas compte ! Louis, mon Louis-Beyle, je sens l'enthousiasme qui m'emporte. Votre idée est superbe, – un livre sur l'Algérie ! On n'attend plus que vous.

(Beyle remarqua en passant, quoique sans insister : “1) ce n'est pas mon idée ; 2) il me tutoie, me vouvoie, sait pas ce qu'il veut ce type. Il m'agace. C'est un Parisien qui découvre mes tourments. Il cherche le parti financier et la notoriété qu'il pourrait en tirer. Il parle comme si l'affaire était conclue. Il ne sait rien de ma jeunesse. Les Parisiens sont de cette aune et d'instinct, mon Dieu, je ne les aime pas. Je ne les condamne pas pour autant. Sauront-ils me comprendre ? Saurais-je leur pardonner ?”)

– Aujourd'hui, lorsqu'il m'en souvient, dit Louis-Beyle assez pompeusement, espérant qu'au moins l'autre se tairait, qu'il fermerait sa gueule, qu'il jouerait à l'admiratif pour mieux appâter le poisson, aujourd'hui l'Algérie française, les pieds-noirs, la haine de De Gaulle, le retour et tout le reste, je me dis que ce conflit était bien inutile. Nous aurions pu nous épargner cette guerre. Nous manquions de *vista*, à un point ! Quelle honte que cette pensée si courte qui berça mes jeunes années, ces certitudes de la jeunesse mises au service d'une cause si inutile, que je dénonce aujourd'hui. Lorsque je tombe sur un pied-noir et que nous nous découvrons, et qu'il se croit dans l'obligation d'exploiter ce thème, je ne sais où me mettre. Sa jac-

tance, la complicité forcée, son accent, voilà qu'il joue au Roger-Hanin, c'est-à-dire au juif qui joue à être pied-noir, tout cela comme si nous avions élevé les cochons ensemble. Qu'est-ce que je faisais dans leur monde ? Alors, j'en veux à ma jeunesse.

– Ça marche ! C'est cela, vous ne changez rien. Vous êtes, comment dit-on, vous êtes du type “le style, c'est l'homme” ... Êtes-vous juif ?

– Mais je vous parle des pieds-noirs ! ... Juif ? A demi, ça se négocie, c'est-à-dire, en calculant bien, un quart par la bande, par ma mère je crois, mais pas du tout habituel, plutôt venu des juifs convenables d'Alsace, convertis au catholicisme, un peu honteux d'être juifs sans doute. Rien à dire, pas les juifs qu'on raflait au Vel d'Hiv, non, plutôt ceux qu'on protégeait, vous savez, les juifs protégés des fonctionnaires de Vichy. Sale coup, cette malchance, ce mal-à-propos, ça va bien avec les pieds-noirs. Vous savez lui dit Louis-Beyle gravement, vous savez que ce que je vous dis, après tout, n'est pas simple vagabondage. Je mets mon âme à nu. Je me découvre. Trente, quarante ans plus tard, je me souviens de ma jeunesse. Je n'étais pas un assassin. Mon âme à nu, vous dis-je.

– A poil, à poil, oui ! Comment l'appeler ? Je veux dire : le titre de notre livre ? Voici : *Les rivages de l'âme des Scythes*. Qu'en dis-tu, Louis-Beyle ?

Il se leva brusquement et s'enfuit aussitôt, papotant, s'exclamant, prenant des notes, ne lui laissant pas l'espace d'un seul mot avant d'avoir disparu. On était en janvier 1999. Louis-Beyle se retrouva seul (« Je t'appelle ! », avait dit l'autre). On lui laissait l'addition, deux whiskies, qui était salée. Louis-Beyle décida sur le champ, à la fois furieux et si désespéré, d'aller voir son amie, Jeanne, la décoratrice, cette femme qu'il aimait avec une fidélité et un désir exem-

plaires. Elle était à côté, rue Jacob, où elle tenait boutique et fort chèrement, à un jet de pavé comme on disait en mai-68. Il était sûr qu'il ne reverrait plus son éditeur-débutant, avec ses idées de nouvelle collection, son bouquin sur l'Algérie qui sort des sentiers battus, qui prétend être fana de l'Algérie française. Il se précipita.

Celle qu'il nommait Jeanne était surnommée la Cistercienne dans le milieu où on la fréquentait (son nom complet est Jeanne de Citeaux). Il l'appelait Jeanne pour croire qu'il échappait au conformisme du monde. Elle laissait faire. Il se blottissait chez elle. Il venait vers elle pour l'embrasser et puis l'étreindre, comme on voit faire, comme un grand avion épuisé et à bout de force se pose sur un grand atoll blanc que les vagues paresseuses viennent à peine caresser. Elle était sa sauvegarde dans une époque cruelle et il l'aimait d'une façon un peu dramatique. Il avait enfin le projet de l'épouser, non sans lui avoir demandé sa main dans les règles les plus strictes, les plus conformistes, les plus dépassées du monde alors que les temps glissaient vers l'exclusion définitive du mariage comme comportement acceptable.

– Jeanne, je t'emmène, lui dit-il. Elle lui dit que non, qu'il faut manger, qu'on ne plante pas un client à 400.000 FF comme cela, sans bouée de sauvetage. On prend des gants. Il bouda. Elle avait des arguments. Il l'attendit en pianotant nerveusement sur une commode Louis XV. Le temps passait. Bientôt, Jeanne se libéra et se tourna vers lui. Il lui rapporta cette rencontre qu'on vient de voir, la proposition, le livre sur l'Algérie, ce côté provocateur de l'éditeur, côté charlatan, bataclan, montreur de foire, le bateleur qui vend sa salade, ces gens sont tous les mêmes, qu'on les dirait coulés d'un même moule. « Un coup ! Il veut faire un coup ! Ils ne pensent qu'à cela, tu comprends ? Mangés jusqu'à la moelle, tous ces types, par

les lois du marché, les règles des médias, au garde-à-vous ... Le regard sur le chiffre, sur la comptabilité.

– Tu vas faire ce livre, alors ? interrogea Jeanne, pratique. Il la contempla, les yeux ronds : comment pouvait-elle aller si droitement à l'essentiel, sans considération pour ses agitations, ses discours, ses réflexions, ses maximes et ses sentences ?

– ... Parce que je vous connais, vous autres, les artistes, et les artistes-hommes par-dessus le marché, et elle dit cela rêveusement, comme si elle répondait à une question, comme s'il lui avait posé une question, et fiévreusement encore, anxieux vraiment de savoir, d'éclairer cette ombre des êtres.

– Bien sûr, je vais faire ce bouquin. Comment as-tu deviné que c'est l'essentiel ?

– Tu vas mieux, moins ... agité, moins fébrile, débarrassé de tes angoisses, n'est-ce pas ? Ça se voit aussitôt.

– Cela fait des mois, des mois et des mois que je n'ai plus un livre en cours. J'avais fini par croire la source tarie. C'est vrai que cette idée me prend comme une poigne glacée et me serre le coeur, et me serre le coeur, et j'étouffe peu à peu, et je sens que je meurs.

– C'est fini, confirma-t-elle. Ça, c'est fini.

Il la regarda, avec au fond du regard, à la fois de l'agacement qu'elle interrompît si vivement son théâtre et de l'admiration qu'elle ait interrompu si vivement son théâtre. Elle ne cilla pas. Elle connaissait une part du mystère des êtres, par instinct très vieux, par la pratique des gens de génération en génération, par l'usage de la mémoire de l'espèce, et pourtant le mystère ne l'intéresse pas. Par contre, dans le

monde tel qu'elle l'organisait, Louis-Beyle a sa place. Dans certaines circonstances, cela s'appelle l'amour. Il comprit à cet instant, assez confusément pour l'exprimer si droitement mais sans l'ombre d'une hésitation en fait, qu'il était venu chercher son soutien ; qu'il l'avait ; qu'il avait confirmation que la voie était dégagée ; qu'ainsi se noue le destin des êtres, par des compromis, des négociations incertaines, où les sentiments se négocient avec les intérêts, et, au bout du compte, c'est le geste immémorial : tope-là !

– Nous allons fêter cela, dit-il, enfin rasséréné et prêt à se lancer dans son histoire. Ils s'enfoncèrent dans la nuit brillante du Quartier-Latin. Paris est bien utile : un nom de quartier, une artère, un jardin suffit à exprimer une situation plus sûrement qu'un long volume, à regrouper les souvenirs, à ranimer le passé. Les Américains ont raison de garder Paris dans leur coeur. Ils y trouvent tout ce que l'*American Dream* ne leur donnera jamais, ils y trouvent l'espoir qui empêche qu'on se tue lorsqu'on découvre que le rêve est trahi. Paris, c'est la bouée de sauvetage lancée à l'Américain qui se noie. Depuis Thomas Jefferson, qui est indiscutablement notre favori, l'Amérique le sait bien. Elle ne nous laissera pas tomber.

CHAPITRE 3

L'intervention de Jeanne est importante. Jeanne avait participé à sa libération. Elle n'avait rien dit de décisif. Elle avait observé le monde, son ami, et elle avait pesé l'enjeu. Elle avait eu un sourire en

coin. Sans un mot, elle avait tout dit. Il ne s'y était pas trompé ; il n'attendait que cela.

Lui, aussitôt, l'inspiration l'emporta. Il était pris d'une audace extraordinaire et son esprit écarta toute prudence. Il passa aussitôt de la négociation d'une attitude de compromis – faut-il se lancer dans cette aventure qu'est la rédaction d'un livre sans garantie, sans contrat, sans signature, sans passage à *Droit d'auteur*, sans rien ? – à l'emportement de l'acte impératif, à la fois sauvegarde, élan vital et création – ce livre existe déjà et le monde l'attend, le monde l'exige, la société des hommes en a besoin, il faut céder à cette loi selon laquelle l'art est un ciment et un révélateur social. Lancé dans son bouquin, sans rien savoir de son éditeur, au fond persuadé par son pessimisme de nature que le coquin ne se signalerait plus à lui ; qu'il est le jouet d'un caprice, d'un type qui trace des plans sur la comète, qui aura oublié demain, emporté dans un autre projet parisien ; et puis nulle garantie des salons, pas de chèque en blanc des réseaux et des copains. Tout cela n'importe pas quand on est dans son état d'esprit. Le livre se substitue aux interrogations. Il s'en joue, il n'en a que faire. Le livre fournit la réponse aux questions sans réponses. Il laisse la place à l'essentiel, il dégage la voie vers l'épure du mystère du monde enfin considéré. Le livre à venir remplissait Louis-Beyle d'une joie nouvelle, oubliée depuis si longtemps qu'elle en paraissait nouvelle. Il le rendait agile, entreprenant, ardent. Il le rendait extrêmement fort. Il le débarrassait de ses petits ennuis de santé, de ses démangeaisons débilitantes, il défaisait la poigne qui lui serrait l'estomac. Il écartait les mâchoires du temps, il faisait rendre gorge à l'usure du monde. Il le replaçait dans la société des hommes, à cette place, au coeur, qu'il n'aurait jamais dû quitter. Il faisait de Louis-Beyle un acteur du drame du monde.

« Le sujet, c'est clair, se résume à ceci, écrivit-il d'une main ferme : comment ai-je pu, moi si innocent, si complètement hors du monde et de ses manigances, comment ai-je pu vivre en étant par la nature des choses, mes liens de famille, ma situation de jeunesse, du parti de l'injustice dans ce que les historiens et les moralistes désignent d'une même voix, que dis-je, d'un même coeur et d'un même élan, comme une “guerre juste”, la guerre d'Algérie ? Comment ai-je pu être si complètement un salaud sans l'être une seule seconde dans le crime qui m'est reproché ? C'est un problème qui ne nous est pas étranger, à nous, aujourd'hui, qui sommes en 1999. Grave crise derrière les frivolités du tableau que nous traçons de nous-mêmes, derrière nos certitudes, derrière notre vanité occidentale ; car nous sommes en train d'entrer dans une période d'une immense guerre d'Algérie, où le mensonge régnera en maître, où le simulacre sera à l'échelle du monde et du cosmos, et cette fois, cette fois, nous ne nous en tirerons pas avec nos siagrés moralistes et nos vertus de salon ; cette fois nous irons au bout de notre crise là où nous devrons, – où ils devront enfin se regarder dans le miroir de la Fin des Temps. »

Il ajouta aussitôt quelques phrases qu'il rassembla comme une note annexée ; et l'on se doute aussitôt que cette note ne l'est pas vraiment, qu'en vérité d'une importance extrême, elle nous fixe sur notre héros, sur l'homme qu'il est, sur le sens de sa vie ; elle nous fixe sur l'état du théâtre social perdu dans les futilités postmodernistes... Et lui-même, comment avait-il pu tergiverser si longtemps avant d'en venir à l'entreprise : « Comment ai-je pu vivre plusieurs mois, un an, deux ans, je ne sais plus, sans un livre à porter ? Lorsqu'on rencontrait Léon Daudet et qu'on l'interrogeait sur ses projets, travaillait-il à un livre, et quel livre, etc., il répondait invariablement, comme on énonce un principe vital : “Je suis toujours gros d'un livre”. Daudet, qui est d'extrême-droite, n'est pas fréquentable.

Baudelaire non plus, et pas plus Friedrich Nietzsche, et non plus Edgar Allan Poe qui roule dans les caniveaux des rues de Boston. Cela n'est rien s'il s'agit d'un livre. »

Il définissait parallèlement deux mystères à peu près égaux qui assombrissaient sa vie et rendaient difficile en général d'en distinguer le chemin ; et là, sur l'instant, ces deux mystères que sont sa jeunesse d'Algérie et sa vocation d'écrivain, éclaircis presque avec brutalité de la lumière puissante et inattendue d'un éclair avant de retomber dans un clair-obscur qu'il ne craignait plus désormais. Il retrouvait la joie de créer, qui est encore plus, qui est décidément un devoir pour un dessein collectif et en aucun cas une vanité individuelle. Il s'enferma joyeusement dans sa solitude et traça les plans de sa campagne. Il avertit ses proches, et ses enfants d'abord, dont il vivait séparé depuis qu'il avait quitté sa première femme, que tout se passait comme s'il partait pour un long voyage, qu'il se ferait bien rare (ses enfants déjà adultes, réagissant comme il est normal : le père fait encore des siennes, – ce qui n'est pas faux, on en conviendra). Aux quelques amis sur lesquels il pouvait compter, qui se comptent sur les doigts d'une main hésitante, il déclara qu'il entrait dans une nouvelle période de sa vie et que, pour eux également, il se ferait plus rare. A ses collaborateurs, un journaliste à mi-temps, un spécialiste de l'informatique, son imprimeur habituel, il avertit qu'on allait travailler sur un rythme plus rapide encore : le travail courant de *Contre-Pied* serait expédié à côté du travail de son livre, sans en souffrir une seconde, et même enrichi de l'élan créateur. Une nouvelle vie commençait.

Son compagnon l'éditeur le contacta sur ces entrefaites. Les événements s'enchaînaient à merveille. L'entendant, Louis-Beyle retrouvait de façon assez paradoxale des agacements sans fin. Il s'interrogeait. Il raisonnait aussitôt ses élans de joie précédents ; il retrouvait

ses interrogations ; il freinait des quatre fers ; il était malheureux ; il croyait conquérir le monde mais le monde en vaut-il la peine ? Et lui-même, a-t-il vraiment l'allure d'un conquérant ? Et pas d'un don Quichotte ? Ne va-t-il pas être irrémédiablement ridicule ? Soumis à la vindicte de ses critiques ? Et s'il ne valait rien ? Et ainsi de suite, mais désormais avec une sorte de fermeté du caractère qui lui faisait croire qu'il tiendrait.

– Je te confirme tout, dit l'autre : la marche des choses, la fin dernière, notre accord de principe, la liberté des marchés, la dérégulation des marges bénéficiaires, la marche forcée de notre projet. (Il observa un temps d'à peine deux-trois secondes, attendant un rire de son interlocuteur, hommage à la plaisanterie et à son esprit vif. Rien ne vient. Qu'importe.) Tu fonces ! Je te couvre. L'avenir est à nous.

– Vous parlez comme un investisseur. Vous êtes dans le mouvement des choses, on vous voit dans les salons. Vous annoncez, vous promettez, vous bouleversez le monde. Êtes-vous sûr de vous ? Qu'est-ce que c'est ce monde-là ? Éditeur, vous ? J'en doute. Je m'interroge. Et le sujet, en plus ! L'Algérie ? Qui cela intéresse-t-il ? Je ne suis pas immigré, pas *beur*, pas rance, rien du tout, ou tout comme, à peine juif, un quart de juif en plus, cela ne fait pas sérieux. Non, non, mon ami, croyez-moi, abandonnons ces projets fous. Laissez-moi revenir à mes amours anciennes ...

– Comme je t'ai dit, ton bouquin sortira l'un des premiers, un pavé dans la mare. J'entends le diable en rire déjà. Nous allons secouer ces cochons. Il faut qu'on parle de ton livre. C'est le plus important. Il faut qu'on le raconte, qu'on en fasse une véritable fable, qu'on monte une légende tout autour. Il faut que le monde devienne l'écrin de nos ambitions extraordinaires.

» Qu'en dis-tu ?

– A vrai dire ..., reconnut Louis-Beyle, puis il se tut. Son interlocuteur n'avait que faire de ses multiples réserves. Vaincu à plate-couture, Louis-Beyle sortait paradoxalement renforcé de la confrontation. Celui qui était désormais et formellement son éditeur, qui se faisait appeler Paul-Philippe Jacques-Féval (il est temps de le nommer), celui-là l'avait placé dans un courant dont il ne pourrait se dégager. Louis-Beyle affectionnait d'être ainsi placé, par des pressions extérieures qu'il provoquait un peu inconsciemment, dans une obligation rencontrant ses désirs les plus secrets et dont il pouvait toujours dire qu'il avait été obligé de lui céder. Ainsi semble-t-il à l'instant plaider un parti si différent de celui qu'on l'a vu prendre. Il ne faut pas s'y attacher.

Analysant plus tard ce moment, Louis-Beyle y distingua une conjonction paradoxale : « Ces gens vous mobilisent au nom d'une conception draconienne des rapports humains, basés sur la compétition, le rythme, le commerce, les valeurs marchandes, l'immédiat aussitôt oublié et rien d'autre, le *règne de la quantité* n'est-ce pas. Ce faisant, ils vous forcent, ils emportent vos dernières hésitations. J'en suis sorti avec une volonté nouvelle, forgée dans la conviction la plus extrême, de faire oeuvre littéraire qui est elle-même équilibre et plénitude, qui est littéralement la durée et la permanence, ce à quoi je n'aurais jamais songé si j'avais été laissé à moi-même, à mes rêveries et à mes conceptions éthérées. Ils nourrissent chez vous la vigueur d'élans dont ils ne se rendent pas compte combien le fond est ennemi juré de leurs propres conceptions. On le verra plus tard. » Pour l'instant, c'est sembler parler pour ne pas dire grand-chose ; plus tard, cela pèsera lourd.

CHAPITRE 4

L'aventure aurait pu se résumer à ces données de base, ces dispositions initiales, ce cadre bien défini et fixé dans le temps et l'histoire. Louis-Beyle aurait pu être embarqué dans une aventure ramenée à ce livre sur l'Algérie, certes à contre-courant lui concéderait-on, mais restant dans le débat théorique ou, dans tous les cas, dans ce que le débat historique (sur la guerre d'Algérie, quarante ans plus tôt) avait désormais, quarante ans plus tard, de très théorique. Même dans ces limites, cela peut nous échauffer les oreilles. Un débat sur la “guerre juste”, voilà qui ouvre des perspectives. Chacun veut mettre son grain de sel, chacun a son idée, chacun a un éditorial dans ses grandes lignes au fond de son tiroir. On se tient prêt.

Ce n'est pas dans ces dispositions d'esprits que travaillait notre héros. Il ne voyait rien que sa démarche algérienne, pour laquelle il avait de plus en plus en une considération intuitivement métaphysique, et de moins en moins historique même s'il en passait par là ; il s'agissait essentiellement d'une tentative de retrouver le passé et le temps abandonné, un acte de nostalgie dans la mesure où, selon lui mais encore d'une façon diffuse qu'il éclaircirait et renforcerait avec le temps, la nostalgie était un sentiment d'une richesse considérable aussi bien pour l'avenir des choses et du monde que pour leur passé, mais sans la moindre limite d'ailleurs ; on peut donc parfaitement croire et même juger qu'il y avait, dans son esprit, les premières marques d'une démarche qui le conduirait à considérer la nostalgie comme un des effleurements de l'éternité par l'esprit, sinon l'éternité elle-même.

Ainsi mettait-il pour aborder ce projet désormais, tout son feu, une ardeur sincère, une conviction très ferme, et tout cela baignant dans une vision apaisée du monde, sans qu'on fût assuré pour cette cause de quelque façon que ce soit que toutes ces bonnes intentions seraient suivies d'effets. Il voulait un débat apaisé, qu'il aurait contrôlé de bout en bout, où il aurait imposé sa marque qui est celle de la volonté d'amnistie. Il envisageait une œuvre qu'on qualifierait sans doute et un peu faussement de "politique" et, en même temps, comme le lui avait suggéré Paul-Philippe Jacques-Féval, des éléments personnels type *memories* comme disait cet imbécile, des indications personnelles, des souvenirs et ainsi de suite.

Il mettait les mêmes penchants très affirmés à contrôler sa démarche, à prendre le contre-pied, à repousser le conformisme en insistant sur ce qu'il jugeait être son contraire. Par exemple, le voilà sur un sujet qui paraît capital, en tous les cas présentés comme tel : "Pas de cul, disait-il pour lui-même, savourant ce que de telles règles secrètes pouvaient avoir de révolutionnaire pas rapport aux impératifs des marchands. Pas de sexe, pas de coucheries, pas de femme dans la vie du héros, pas d'aventure sexuelle. Ce n'est pas de la chasteté, c'est du désintérêt, et puis une révolte contre les excès de cette époque, son côté *Carpe Diem*, son déterminisme moderniste qui voudrait vous enchaîner pour que vous puissiez jouir plus à votre aise de tous les bienfaits de la liberté absolue qui vous est promise bien entendu." Certes, la recherche du non-conformisme, pourquoi pas ? Et, à côté, ce que faisait Louis-Beyle en discourant sur la question du sexe et de ce qui va avec selon l'inventaire qu'il a esquissé, sans aucun doute pour nous qui le connaissons un peu, c'est justifier ces angoisses d'antan lorsque l'aventure féminine lui paraissait une énigme, lorsque le corps d'une femme lui était presque objet de terreur à côté de l'objet de tous ses désirs. Louis-Beyle s'engageait sur la voie d'une réflexion languissante même s'il

nous donnait quelques indices précieux. Il s'enfermait dans son cocon. Il faisait de sa littérature d'abord un moyen de se couper du monde, ce qui est un défaut bien français, alors qu'elle doit être un miroir du monde, un moyen de rendre compte du monde. Si l'aventure avait continué dans cette voie, elle serait vite devenue assommante. Elle l'est sans doute déjà. Mais les événements vont changer tout cela et il faut se tourner vers eux.

Notre héros, on l'a vu, est également éditeur d'une Lettre d'Analyse. Cela crée des obligations. Au bout d'une de ces vaticinations comme celle que nous avons décrite, il songea à cet "autre" travail (Louis-Beyle cultivait encore cette différence artificielle, on verra qu'elle s'effacera peu à peu). Il faut bien vivre et celui-là lui permettait de vivre, en plus d'être plus qu'honorable. Paul-Philippe Jacques-Féval appela au téléphone et à nouveau sur ces entrefaites, désormais il ne lèverait plus le siège. Il le bousculait, le houspillait. Il proclamait qu'il n'y a plus un instant à perdre : avait-il déjà une partie lisible du manuscrit ? Qu'il la lui fasse tenir, et séance tenante. Louis-Beyle haussa les épaules. Il pensa lui expliquer, à l'autre, comment vont les choses, c'est-à-dire pas très vite, et puis, d'autre part, qu'il faut continuer à vivre, qu'il a pris un rendez-vous sur l'instant, qu'il n'y a pas un instant à perdre, qu'il faut poursuivre son travail habituel, celui de la chronique du monde qui va, alors ...

– ... Salut.

– Salut ? Salut ? Tu me quittes ? Mais où vas-tu, tu es fou, et ton travail ?

– Mais c'est mon travail, voyez-vous. Je file. Je vais au Quai.

– Mais quoi ? Le Quai ? Ils n'ont plus rien à voir avec "ta" guerre d'Algérie, je te fiche mon billet. Le Quai, pfutt.

– Allons, un peu de sens commun. Ce n'est pas de ce sujet-là que je vais les entretenir.

– Non ? Et quoi donc ?

– Nous allons parler du Kosovo. Vous savez, la crise couve. Cela peut éclater. J'y vais, je me presse.

– Ça ! Le Kosovo ! Le monde s'en fout, de ton Kosovo ! Et Paris, tu t'imagines pas combien on s'en fout, de ton Kosovo ... Le Kosovo, mon vieux, alors que tu dois complètement t'immerger dans ta guerre d'Algérie, celle dont tout le monde parle. Le Kosovo ! On aura tout vu, tout entendu. Mais comment imaginer une seconde, *shit*, que cela passionne Paris, et encore plus rive gauche ? Mais tu déconnes, tu n'es pas réaliste.

– Il n'empêche, j'y vais. Les Américains arrivent, avec Albright en tête : qu'est-ce qu'ils viennent chercher ? Qu'est-ce qu'ils ont en tête ? Voilà qui m'intéresse aujourd'hui, mon petit vieux, vous devrez attendre pour le reste.

– Tu es incontrôlable !

– Et d'ailleurs, ajoute Louis-Beyle, excédé, cette expérience vécue, d'une tension qui monte, qui me rappelle l'Algérie et ses tensions de guerre, voilà qui éveillera en moi des souvenirs, les rafraîchira. Bon pour mon bouquin.

– Tu es irréaliste et incontrôlable ... (En fait, l'autre n'écoutait plus depuis un instant. Passé à autre chose.)

Ainsi son éditeur, par son activisme parisien, c'est-à-dire irresponsable et sans mémoire, qui suscite chez Louis-Beyle des réactions

extrêmes, a provoqué chez lui ce changement essentiel : son livre n'est plus prétexte à rompre avec le monde, au contraire il s'y nourrira. Voyons le monde ...

CHAPITRE 5

Au même moment que décrivent ces lignes, exactement, en ce même jour qui était d'un peu après la mi-février 1999, à Rambouillet, pas très loin de Paris où se trouve Louis-Beyle, les négociations se poursuivaient. C'est cela, il y était question du sort du Kosovo. La secrétaire d'État américaine, Madeleine Albright, qui venait d'arriver en France, avait en main un discours où elle annoncerait que la question de la souveraineté des nations n'a, aujourd'hui, plus l'importance impérative qu'elle avait hier. Elle en parlait rêveusement et on dirait presque amoureusement à son porte-parole, James (Jamie) Rupin, qui était son favori, pour lequel elle devait avoir un faible bien qu'il fût jeune marié et d'un mariage sacrament d'importance, et dont il faut absolument prononcer le nom à l'américaine, comme "Rupine" si vous voulez. (Époux récent, datant de 1998, de Christine Armitage, reporteuse-vedette de la chaîne NNC ; un relais essentiel pour les hommes politiques américains, les bureaucrates du département d'État, etc. ; un mariage très important, du propagandiste en chef avec la première voix de la propagande, sans qu'on sache qui est qui, chacun pouvant s'intervertir avec l'autre dans un couple qui semble ainsi réinventer l'échangisme sans sacrifier un instant la vertu ; couple du tonnerre, vrai conte de la fée-

électricité, union cathodique et apostolique, garantie que l'objectivité est sous contrôle [*under control*], bien à l'abri du caractère inattendu du monde et de ses soubresauts, bien tenue, la vérité fermement attachée à la bonne parole, au parler-officiel, à la langue au chat. Ainsi soit-il, avait dit l'officier du culte.)

Albright couvrait Rupin de regards langoureux, ce n'est pas un mince exploit ; « Jamie, susurrerait-elle, Jamie, il est temps de leur balancer notre purée.

– Laquelle, madame la secrétaire ?

– Sur la souveraineté, Jamie, mon petit Jamie, *merde* alors ! (La secrétaire d'État parlait un excellent français, elle en parsemait son discours, c'est du dernier chic.) On en a encore parlé hier midi, non, vous et moi ?! A quoi tu penses, mon petit Jamie ? (Tutoiement, vouvoiement pour notre usage de romancier mais en réalité sans conséquence ; on parle anglo-américain où le “tu” et le “vous” sont fort peu distingués.)

– Oh ? Cela madame la souveraine ? (Face à elle et sous le feu ardent de ses regards langoureux, le *Madeleine's Look* comme il disait, il perdait un peu le sens commun, Jamie ; il confondait les mots, les préséances, il n'avait plus tout à fait cette voix posée et grave avec une élégance inouïe, qui peut être froide comme l'eau des glaciers, coupante comme un rasoir ; ce ton si assuré, tranchant comme la même lame de rasoir, qu'il balance dès qu'une question de journaliste n'implique pas une réponse expédiée en trois mots, conformes aux circulaires en circulation au State, pour réduire le type à l'état de charpie.) Vous croyez, déjà, madame la secrétaire, vous croyez qu'il est l'heure ? C'est du sérieux, non ? Après cela, pfutt, impossible de reculer.

– Et alors, petit Jamie ? Qui t'a dit que nous sommes là pour reculer ?

– Certes, personne.

– Tu déconnes ? Reculer, nous, la nation indispensable ? Écoute, petit Jamie, voici ce qui se passe. Je répète, amour-Jamie, voici un extrait, l'extrait-phare de mon discours, je répète : “*Great nations who understand the importance of sovereignty at various times cede various portions of it in order to achieve some better good for their country* [ça, c'est pour Hubert (Védrine), surtout, et pour Robin (Cook).] *We are looking at how the nation-state functions in a totally different way than people did at the beginning of this century.*”

» Hé, dit Madeleine avec sérieux, puis en pouffant avec la célérité d'un éléphant, tu comprends bien, nous sommes là, nous, les indispensables, et c'est bien sûr à nous, Américains, la nation indispensable, qu'ils cèdent des bouts de leurs souverainetés, qu'ils deviennent ainsi raisonnables, c'est-à-dire, doux Jésus, qu'ils marchent droit !

» En attendant, voilà qui doit faire comprendre à Milos qu'il n'a aucune chance, mais que, de toutes les façons, il va prendre sa saucée. Il faut lui mettre quelques bombes, une pincée de bombardement, d'accord Jamie ? Nos putains de F-16 se rouillent, Saddam ne fait plus le poids, se défend même pas. Une bonne petite frappe sur Milos, bien saignante, cela vous éclaireit l'esprit et vous fait la jambe légère et le pied ailé. »

(Madeleine réfléchit trois ou quatre secondes, puis elle ajoute, disons *off the record*, elle parle avec la langue qui claque discrètement, en déglutissant tout aussi discrètement, manifestement retour-

née d'une joie intense par l'évocation pleine de jus, pleine de vie, pleine de vigueur, de santé, de battements de cœur, de *precision-bombing* : « Au fond, mon chou, c'est comme une bonne saignée du temps jadis, pas à blanc mais pas loin. Quelques pintes de bon sang ... Quelques *strikes* bien cognantes, bien ajustées, bien pétañtes, bien frappées et nous voilà plus légers, plus dispos, comme soulagés d'un litre de sang malsain, juste non ? » Jamie Rupin, qu'elle appelle parfois, également, “*my Justin*”, approuve ; il ne peut faire autrement, il a les fesses serrées et il les mouille grandement. Le conseiller en communication de Madeleine, Ed McCullers, qui porte le surnom évocateur comme un mot de passe de *Mister-Poll*, est très content. Il pense : “Bill sera content”, parce qu'il y a, entre Madeleine, Jamie-Justin et lui-même, un consensus sur cette affaire qui équivaut à un sondage de 100% de satisfaits, et ça, vraiment, le Président adore plus que tout au monde.)

Ainsi se nouent les grands événements. Après cet intermède, Albright intervient dans la négociation comme éléphant dans porcelaines assemblées ; elle dévaste la plaine de Rambouillet ; là où elle passe, plus rien qui puisse songer à repousser. Elle s'en fout, elle n'est pas là pour faciliter le travail du jardinier. Elle rencontre deux ou trois fois le beau général Wesley Clark, qui va commander l'attaque, et puis ces héros déterminés et un peu douteux de l'UCK, l'armée de libération kosovar, qu'il faut grimer en braves types, le plus propre possible sur eux. Tout cela, dans le plus grand secret. Le rouge est mis, les tambours du carnage humanitariste tonnent déjà. A-t-on compris ce qui motive la secrétaire d'État ? Non, c'est un peu confus. Le monde l'est également. La confusion est la marque des grandes aventures, aujourd'hui plus que jamais. Albright a des intentions humanitaires sinon humanitaristes, impératives, exclusives, etc. Elle voit le monde comme un espèce de tourbillon qui siphonne tout le reste, et le tourbillon a comme nom, qui l'eût cru, “*Ameri-*

ca” ; il y a des obstacles plus hauts que d'autres, plus résistants, et l'un d'eux se nomme “souveraineté”, et il importe de le réduire, c'est-à-dire de lui expédier en pleine poire cette vérité que la lumière est américaine, et qu'il importe de la suivre, sinon quelques F-16 et F-15E feront l'affaire ; Albright gronde, pince les lèvres, roule des yeux terribles, hurle un peu : qui prétend résister à “*America*” ? Le Président est d'accord, et comment. Il a levé le pouce, et souhaité bonne chance à sa secrétaire d'État. Il pense à autre chose ; il pense à sa place dans l'Histoire, le président américain qui a conquis le monde, qui a fait du monde une vaste Amérique, sans fin ni loi. Le Président rêve, ou bien, non, – le Président communique, et quelle meilleure communication aujourd'hui, quelle meilleure politique en un sens, que la simple rêverie de la conquête du monde ? Le Président est sans sa femme, qui l'a quitté pour New York et lui envoie des messages brefs et clairs, comme une décharge électrique, comme une convocation d'huissier : « *Bomb 'them!* » Le Président est un brave type. La guerre du Kosovo commence, ou tout comme. Reste à régler quelques détails.

CHAPITRE 6

– Enfin, d'après vous, que sont venus faire les Américains ? interroge Louis-Beyle.

– Suivre cette affaire, comme c'est logique, tenter d'en prendre la direction de façon plus visible et plus affirmée, comme ce serait normal selon eux.

– Vous décrivez de la tactique, là.

– Importante, cette tactique, importante ...

– Moi, ce qui m'intéresse, c'est la stratégie : que veulent faire les Américains, où vont-ils nous entraîner, ou, disons : vous entraîner ?

Louis-Beyle faisait son travail. Il enquêtait. Il se cherchait quelques aliments pour les analyses dans *Contre-Pied*. Il se trouvait dans un bureau du Quai, au cinquième étage, là où les bureaux sont proches des combles, dans des lieux où tout nous rappelle que Vergennes a été un des grands ministres de la France, où il y a de la poussière, où tout paraît poussif, ralenti, dépassé, et aussitôt, comme dans un vertige pour les âmes qui savent le sens du monde et le poids des choses, l'aspect patiné du bois ancien, les odeurs enivrantes des vieilles demeures du passé, une vue majestueuse et historique sur l'esplanade des Invalides et le pont Alexandre-III qui est sans égal, la vue qui embrasse presque tout-Paris et toute l'histoire de France, et qui tient serrés l'un et l'autre. On trouve dans cet instant bonheur de l'oeil et apaisement de l'âme. Face à lui, face à Louis-Beyle, la personne qui est son interlocuteur, nommons-la A12 (c'était le code par lequel Louis-Beyle la désignait dans ses notes), qui l'écoutait avec attention, cherchant à l'aider et cherchant à ne pas trop s'avancer. Ce jeu-là était comme une danse, deux pas en avant assez grands, trois pas, des plus petits, en arrière. A12 était un informateur régulier de Louis-Beyle, une personne qui, vis-à-vis de lui, se tenait sur son quant-à-soi comme on fait dans ses rapports avec un journaliste mais qui avait pour lui une certaine estime, c'est-à-dire une es-

time de professionnel pour les commentaires et analyses de Louis-Beyle. Ils se vouvoyaient, A12 et Louis-Beyle, se voyaient de loin en loin, rien de plus, sauf, parfois, un déjeuner, une atmosphère plus détendue, plus intime. Il y avait un peu de sentiment entre eux, mais prestement dissimulé et toujours tenu à distance, sentiment passager d'une estime réelle. On se découvrirait peut-être un peu plus au jour de votre mort, pensait l'un pour l'autre, et vice-versa aussi.

– Bien malin, reprit A12, celui-là qui dira ce que veulent les Américains, comme vous dites, là, du point de vue de la stratégie, de leurs intentions à long terme ; et bien plus malin encore, doublement, triplement plus malin, celui qui dira avec certitude que les Américains veulent quelque chose. Nous n'en savons rien, ce qu'il y a dans la tête d'Albright, et même, nous ne savons pas s'il y a quelque chose. L'Amérique de Clinton est une énigme. Elle suit des logiques tactiques, sans aucun doute, mais quant à la stratégie c'est une autre affaire.

Ainsi durèrent leurs considérations, sur ce thème qui était le constat d'un très grand mystère du monde devant lequel, tous les deux, ils avouaient leur impuissance. Voilà la réalité, où il serait absurde de chercher quelque fourberie cachée. Louis-Beyle connaissait bien A12 ; pas question de songer à une manoeuvre ou une tactique dilatoire, échappatoire pour gagner du temps ou écarter son interlocuteur ; si l'autre avait su quelque chose sans pouvoir et/ou vouloir lui donner des précisions, la décision aurait été exposée droitement, sans difficulté ; c'était dans leurs conventions (« Oui, je le sais, mais je ne peux rien vous dire » ; là-dessus, Louis-Beyle n'insiste jamais, excellent professionnel qui sait qu'on ne force pas une source). Il faut admettre ce fait de la situation du monde que l'Amérique est à part, par sa force, sa puissance, mais aussi son exceptionnalité, sa façon de voir, son processus de penser ou de ne pas penser ; et s'y

heurter comme à une énigme, cela n'est nullement impossible, et, au contraire, l'on dirait que c'est rencontrer le courant du caractère de toute position américaine.

Ils prirent leur parti de leur impuissance commune. Louis-Beyle s'apprêtait à partir. Un dernier mot, celui qu'on dit, moitié pour atténuer l'abrupt de la décision de partir, moitié parce qu'à l'instant, en le disant, on s'aperçoit que, là-dessus, on veut effectivement en savoir plus.

– Et la guerre d'Algérie ?

– Comment ?

– La guerre d'Algérie : c'est trop lointain dans le passé, n'est-ce pas, pour vous intéresser encore ?

– Quelles questions étranges ? Quel intérêt inattendu pour la guerre d'Algérie ?

– Mais on en parle, on ne parle même que de ça ! Mon éditeur me dit que c'est le dernier cas dont tout le monde est plein. Les salons en bourdonnent, les *talk-shows*, les cafés, les rédactions, etc.

– Ah bon ? Vous me direz où ... mais enfin, croyez-moi, c'est une grande surprise ... La guerre d'Algérie, ça alors ! Un problème actuel ? Êtes-vous sûr de vos informations ?

– Mais, voyez-vous, c'est une affaire qui nous a bouleversé, qui a touché notre âme, à nous tous, nous, les Français, je veux dire si c'est possible et si c'est approprié “les Français de là-bas” ; et puis, pour moi, vous savez, c'est mon temps passé n'est-ce pas, ma nostalgie. Je suis envahi de la tentation d'y revenir, vous savez, de soule-

ver un coin du voile de notre mystère. Il y a de quoi nous secouer et je ne m'étonne pas que Paris résonne de ce débat sur la guerre d'Algérie.

– Certes, j'en conviens, votre passé, votre nostalgie, ce n'est pas rien. Mais je ne parviens pas à cacher ma surprise, non vraiment.

– Mais si, c'est bien sûr, ce conflit touche encore à nos tréfonds. Lorsqu'on parle du reste, on ne parle que de cela, ce passé-là. Ma jeunesse, vous dis-je ! Jeunesse déchirée, ballottée, incertaine et affreusement retenue. Croyez-moi, je n'ai jamais vécu que dans l'attente de lendemains meilleurs. La guerre nous déchirait, nous imposant des rythmes de tragédie, conduisant notre jeunesse au sacrifice suprême. Nous fûmes emportés, et rien, depuis, n'est venu nous apaiser dans une commune amnistie. Nous vivons toujours les déchirements et les blessures de ce conflit fratricide. Imaginez ceci, que ma jeunesse n'eut que ce cadre pour s'exprimer et trouver sa véritable dimension, imaginez un peu vous qui êtes plus jeune que moi et n'avez vécu que des débats théoriques sur cette sorte de conflit.

Louis-Beyle était emporté par les méandres de son souvenir et les blessures béantes de sa mémoire, et parlant à l'instant comme s'il eût été seul. A12 le regardait, et son regard exprimait à la fois l'incrédulité et l'incertitude, comme si, au fond, l'apparente outrance et l'incohérence probable de Louis-Beyle n'étaient que le travestissement d'une vérité très actuelle et pourtant fort profonde qui aurait échappé aux analystes du Quai. Louis-Beyle quitta A12 dans un tourbillon d'affirmations étranges. Sur la fin, il y avait eu son interrogation à propos de la “guerre juste”. A12 n'avait rien répondu d'absolument précis comme cela aurait dû se faire, comme un fonctionnaire de son calibre doit faire, et qui aurait dû être une condamnation sans avoir l'air d'y toucher de ces excentricités extraordinaires de son in-

terlocuteur, d'une remarque sceptique, un mot ironique, une moue qui ne dit mot mais s'exprime clairement. Cela signifie que A12 n'échappait pas à l'émotion du propos de Louis-Beyle. Bien que le sujet fût d'un autre temps, le propos un peu loufoque, l'intention incompréhensible, malgré tout cela il y avait un ton qui sonnait d'une surprenante vérité resurgie, une vérité cachée, c'est-à-dire qu'il y avait une éternité pressante dans les propos de Louis-Beyle. Comment exprimer tout cela dans une note de synthèse ? s'interrogea A12. Louis-Beyle ne répondit rien, il était déjà parti, envolé sur l'aile du vent et en coup de vent, déjà confus et furieux de s'être découvert et s'interrogeant sur la raison qui l'avait fait se découvrir de la sorte. En un mot, il avait changé d'univers.

– Eh bien, revenons au Kosovo et à Rambouillet, soupira A12 sans vraiment s'apercevoir que son interlocuteur l'avait déjà quitté, comme s'il parlait pour lui alors qu'il se parlait à lui-même.

CHAPITRE 7

Effectivement, Rambouillet était le centre du monde. Il s'y passait des événements considérables. On s'agitait en tous sens, les Serbo-kosovars, les Kosovars-albanophones, les Serbo-slaves, les Yougoskovars, quelques Congolais également, égarés dans ces négociations ; autour, les puissances, les diplomates, les analystes, les ministres, les commentateurs et les cameramen. Les Américains, c'est assez inhabituel, se montraient discrets à cet instant où l'on s'inté-

resse à la scène du monde. On ne voyait ni Albright, ni le reste. “ Le reste”, on l’a compris, c’est essentiellement pour nous le jeune James-Jamie Rupin. Leur débat, dont on a lu quelques extraits et dont on aurait pu croire qu’il était clos, en vérité leur débat se poursuivait. L’on découvre qu’il existait entre eux, entre Madeleine et Jamie, des attirances, des élans cachés, des accointances de penchant, d’ailleurs surtout de la part de la secrétaire d’État vers son chérie-Rupin. Tout le monde, je veux dire dans le monde entier, s’intéressait aux frasques assez anodines du Président avec l’une ou l’autre stagiaire mais l’important, comme les journalistes ne l’ont pas compris, c’étaient les élans d’Albright et de Rupin, ou plutôt en vérité d’Albright vers Rupin comme une pécheresse lance un filet pour capturer un gros et adorable poisson. Il ne faut surtout pas dédaigner cette piste (celle de Rupin plutôt que celle du Président et ses stagiaires). Des analystes et des psychologues du FSB, l’ex-KGB russe fié pour les besoins de la cause, s’en chargèrent et en tirèrent nombre de réflexions. Le ministre des affaires étrangères du gouvernement russe fut rassuré par le rapport du FSB. Albright ne cessait de l’appeler, jusqu’à une fois par jour, sur son téléphone portable, pour lui donner tel conseil, lui rappeler un engagement, l’exhorter au compromis, aux épousailles de la démocratie, à l’insertion dans le Nouvel Ordre Mondial ; mais à ce ministre-là qui a son franc-parler on ne la fait pas, et il soupçonnait sa collègue américaine de quelque chose qui ressemblerait à du harcèlement sexuel, et téléphonique en plus. Apprendre qu’elle avait un penchant pour Jamie éclaira toute cette situation confuse et lui apporta un soulagement extraordinaire, d’une force qui l’étonna.

Albright et Jamie Rupin était sur la route, entre Roissy-Orly et Rambouillet, par des chemins détournés (des « *chemins buissonnières* » disait-elle en pouffant, maniérée jusqu’à introduire volontairement des fautes de grammaire dans ses citations françaises cou-

rantes). Ils étaient à bord d'une énorme Lincoln noire, aux vitres fumées. Ils auraient été incognitos s'ils n'avaient si visiblement été ce qu'ils sont, et en plus avec leur énorme Lincoln noire du gouvernement américain camouflée en Lincoln noire du gouvernement américain qui veut passer incognito. Ils se trouvaient sur la banquette arrière, séparés du chauffeur par la vitre intérieure mobile, également fort enfumée.

– Jamie, fit-elle soudain, en roucoulant, savez-vous comment mes secrétaires vous surnomment ? Jamie *Fuck-Me*. C'est drôle, n'est-ce pas ? Et flatteur je suppose ?

– Euh, fit le porte-parole de la secrétaire d'État.

– Et vous savez, je sais tout, poursuivit-elle, soudain sur un ton glacial ... Je sais aussi qu'on me surnomme Madbright jusqu'au point où ce devrait être mon nom sans italiques nécessaires, vous voyez ce que je veux dire ?

– Eh eh, poursuivit le porte-parole.

Jamie Rupin sentit son ventre pris et serré dans une main de glace. Une mauvaise sueur, froide comme la mort, indifférente comme l'échec, s'insinuait dans des recoins insensés de son pauvre corps. Le contraste était terrifiant et significatif, et annonciateur des pires menaces, entre le roucoulement initial, avec cette histoire complètement absurde de Jamie *Fuck-Me* (« pourvu que Christine n'en sache rien, songea-t-il brièvement, elle serait capable de projeter de m'émasculer, vous ne la connaissez pas cette furie ») ; et la dernière phrase, d'une voix coupante comme le rasoir, où Albright semble vous dire si l'on développe, et si l'on a bien compris que "*Mad*" se traduit aisément par "fou", ou "folle" dans ce cas-là : "Oui, je sais, on me surnomme Madbright, et alors, surnom bien mérité, je suis

capable d'être comme folle lorsque quelque chose m'importe, d'agir comme une folle, avec la détermination d'une folle, sans que rien puisse m'arrêter, et surtout pas toi, mon petit Jamie *Fuck-Me*".

Jamie Rupin venait de convaincre madame la secrétaire d'État de ne pas aussitôt lancer l'attaque de la Serbie. L'histoire n'a rien su de cette volte-face de Madbright, restée dans les coulisses d'une conscience politique emportée bientôt dans le tourbillon de décisions terribles et cruelles. Le projet d'attaque lui avait d'abord paru fou, à Jamie Rupin, un peu comme "la théorie de l'homme fou" ("*Mad Man Theory*") qui aurait été dans ce cas "*The Madbright Theory*", et qui consistait à faire connaître par des fuites bien tempérées l'irrationalité d'un dirigeant pour faire craindre à d'éventuels adversaires que ce dirigeant ne se lançât dans des actions déraisonnables et affreusement destructrices si l'on ne cédait pas en douceur à ses exigences. (La chose aurait été expérimentée par Kissinger à propos de Nixon, pour faire céder les négociateurs vietnamiens, en 1973 : « Ce type, le président, est un dingue, si on ne le contrôle pas et si on ne le satisfait pas par des concessions, il est prêt à se servir du nucléaire » [*to go nuke*]. Nixon et lui avait concocté cela et c'était devenu une théorie.)

Ayant d'abord accepté le projet d'attaque comme une possibilité diablement sérieuse, Jamie avait réalisé que c'en était fini de sa tranquillité. Il prévoyait de gros ennuis, de longues explications à donner à ses amis, les connards de journalistes, ceux-là qu'il faut rassurer, à qui il faut mentir pour qu'ils se sentent bien, qui ont besoin d'être confortés, de savoir qu'ils sont du bon côté, qu'ils ont le bon droit avec eux, que c'est la vraie bonne chose de frapper, de *striker* méchamment comme on s'apprête à faire, conforme au droit des gens et aux droits des plus forts, et des plus vertueux surtout ; que c'est la libre-Amérique, *America the Beautiful* qui s'apprête à s'y

mettre ; que Thomas Jefferson trouverait ça bien, et *idem* d'Abraham Lincoln, de FDR, et *idem* de Lord, de *God on Our Side*. Le pauvre Jamie souffrait le martyr par avance à l'évocation de ces débuts de séance de conférence de presse à State où il faut balancer l'énorme mensonge et qu'il faut le soutenir droitement, après ça se calme, on s'habitue, on saucissonne l'énorme mensonge en une quantité de petits mensonges bien ficelés qui ont l'air de plus en plus vrais, et bientôt on commence à y croire, et ça va mieux, beaucoup mieux ; mais il y a cette épreuve de la première fois, du gros mensonge : « Ouais, les gars, on *strike*, et c'est parce que les salopards nous y forcent, qu'ils sont vraiment salopards » ...

Bien, Jamie avait donc intrigué pour convaincre Madbright de faire marche-arrière, pour sa propre tranquillité de porte-parole. Sa tranquillité, parlons-en ! Quelle erreur grossière. Il la découvre soudain comme elle est, madame la Secrétaire. La voilà privée de sa grande aventure, et qui s'emmerde, et qui en redemande, et qui se fait exigeante : ah, elle n'a pas sa guerre ? Alors, elle aura le petit Jamie *Fuck-Me*, la plus belle bite du département d'État, selon la rumeur. Quelle catastrophe ; sueur froide, horrible perspective personnelle pour Rupin, aussitôt placé devant la plus terrible perspective de sa carrière ; car il faut bien dire ce secret, qui roule dans sa tête alors qu'il contemple, regard faux et en coin, la masse informe du corps palpitant de madame la secrétaire d'État : il n'en avait aucune envie, mais vraiment aucune, et, dans cette circonstance affreuse il savait bien que ce serait l'échec, qu'il ne pourrait pas réaliser l'érection qu'un fonctionnaire de son rang doit à sa secrétaire d'État ; et le voilà dans la poigne glacée de la secrétaire d'État, furieuse, inassouvie, terriblement humiliée et vengeresse, et lui, Jamie, bientôt rétrogradé, ramené au troisième ou au quatrième rang, muté dans un bureau du sous-sol, chez les analystes affectés à l'évolution stratégique de la Terre-de-Feu. Sa carrière est compromise. Jamie Rupin se voit

condamné à la colère terrible de son épouse, la redoutable Christine Armitage, celle qui est capable de lui serrer le cou jusqu'à le faire défaillir, de le fouetter au sang, de le répudier, de le traiter de pauvre merde, de le faire tourner comme une toupie, de lui reprocher de ne pas avoir changé le monde, de lui avoir fait rater un *scoop*. Il se voit conduit à des revers de réputation et d'argent dont nul n'a idée. Il se voit abandonné, ses vêtements jetés à la rue avec lui-même, par une Christine déchaînée et impitoyable. Il se voit impuissant, incapable de tenir son rang, divorcé par sa femme comme l'on jette un excrément qui pue, excommunié par sa femme qui mobilise le monde contre lui, traqué par sa femme par l'intermédiaire des terribles avocats de sa chaîne télévisée dite-NNC mis au service exclusif de sa femme. Il se voit, il se hume déjà, ne trouvant rien d'autre que la mendicité pour survivre, se chauffant les mains dans l'aube glaciale de Washington, à quelques planches de bois en feu, allumées par trois ou quatre clochards, dont deux énormes noirs puants comme tous les clochards, rencontrés dans E-Street, dans la nuit froide d'un Washington qui ne le connaît plus, pendant que les rupins rentrent chez eux. Il panique, Jamie *Fuck-Me*. Il se sent sale. Il n'a pas le choix. Il est dans les mâchoires du piège. Il ne peut plus lutter. Il est étouffé par le poids et la force du rêve américain lorsqu'il se démasque et se découvre tel qu'il est, et qui devient cauchemar. Tout cela est insupportable. S'il ne fait rien il risque d'en perdre l'esprit. En un instant, aussi court et aussi vif qu'un éclair dans le ciel bleu de la Californie, il est conduit à une décision héroïque et fatale :

– Non, non, madame la secrétaire, je me suis mal exprimé. Vous ne pouvez laisser les Serbes, ces nouveaux hitlériens, poursuivre leur oeuvre démoniaque. C'est le devoir sacré de l'Amérique, la nation indispensable, de mettre un terme à cette entreprise démoniaque de Milos, qui menace la civilisation occidentale. Si nous ne faisons rien, là, absolument tout de suite, mais c'est Munich, madame la se-

crétaire d'État. J'en appelle à vos racines, madame, à vos racines d'Européenne, à vos vertus de citoyenne juive rescapée du nazisme !

– Mais, Jamie, vous me disiez, là, à l'instant ...

– Je me suis mal exprimé, vous dis-je, laissez-moi finir. C'est aussi une occasion unique pour vous d'entrer dans l'Histoire, et le Président à vos côtés. Nous réglons ce problème en quatre, cinq jours, comme le propose notre ami le général Clark. L'exemple vient de haut. L'OTAN s'impose comme l'organisation indispensable de la nation indispensable. Toute la gloire, ou disons, au moins 75 à 80% de la gloire est pour vous. Le Président est content, lui et vous, vous êtes les *happy few*, vous entrez dans l'histoire, main dans la main. Imaginez cette gloire si glorieuse ! Les anges chantent dans le ciel ! Les trompettes sonnent à Jéricho ! L'Amérique vous tressent des couronnes ! Ce pauvre con de William Cohen, avec son Pentagone sur les bras qu'il a baptisé *Moby Dick*, ce *fucking* SecDef de Cohen qui se prend pour un poète obligé de vous faire des sourires !

– Ça, dit-elle rêveusement, ça c'est un putain d'argument, ce con de youtre converti de Bill Cohen.

– Mais, vous aussi madame le secrétaire vous êtes juive, et moi aussi, nous le sommes et ...

– Ce con qui se prend pour un poète, un youtre converti en baptiste vous dis-je !

– Oui, madame.

– Alors c'est dit, on la fait, cette guerre ?

Jamie se le tenait pour dit, il était décidé à se tenir à carreau, l'alerte avait été si chaude, si brûlante ; plus question d'hésiter désormais, il la leur fallait, cette guerre, sinon il se trouverait, lui, pauvre Jamie *Fuck-Me*, dans une situation si affreuse que le plus grand des poètes lyriques, fût-il secrétaire à la défense et tentant de maîtriser *Moby Dick*, ne trouverait pas de mots assez forts pour la dépeindre.

Madbright lui sourit comme ferait un ange. La perspective de la guerre la rendait presque tendre, et, sans aucun doute, emportée par un ravissement sans mesure. C'était son côté churchillien, cette passion absolument prenante, bouleversante pour la guerre. Elle considéra son porte-parole avec une infinie douceur. Elle observa, rêveuse et attendrie, qu'il s'agissait d'un instant heureux, presque comme une union. Jamie écarta un frisson rapide, comme il avait dès qu'elle parlait de choses comme une "union", comme si elle avait effectivement dit ce mot. Il fit de l'esprit en croyant écarter définitivement le danger qui l'avait si affreusement pressé : avec les arguments qu'il lui donnait, plus question qu'elle revienne sur sa décision de taper ; tant qu'il y aurait la guerre il y aurait de l'espoir pour lui, celui d'éviter l'horrible dilemme entre sa carrière, les terribles pressions de sa femme Christine, et la terrible perspective de la couche partagée de Madbright.

– Madame la secrétaire, en plus j'ai songé à apporter un présent, une sorte de gage de cette union dont vous semblez parler. Voilà, il s'agit d'une annexe que je vous propose de mettre au plan de paix de Rambouillet. C'est ce que vous m'aviez demandé, n'est-ce pas ? Quelque chose qui met Milos dans la boîte, qui verrouille les Serbes, quelque chose qu'ils doivent refuser ou qui fait d'eux des esclaves absolument du nouvel ordre mondial, de la démocratie, de la liberté, des droits de l'homme, des esclaves de leur libération en quelque sorte, *a fine joke* non ?

Jamie Rupin tendit un document prestement sorti de sa serviette. Il s'agit des fameuses “annexes” devenues infâmes, dénoncées depuis comme faisant bon marché de la souveraineté serbe sur leur propre territoire, qui ont alimenté des accusations sans fin, de complot, de machinerie diabolique, de dessein d'asservissement mondial de la part de la puissance américaine. Ce n'est rien de tout cela. C'est d'abord, comme on le voit, un élément annexe (d'où le statut d'annexe au plan de paix proposé aux Serbes) dans une intrigue malheureuse et très humaine, entre la secrétaire d'État et son porte-parole. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

(En plus, Jamie, qui était très fier de cet ajout, avait pris coutume d'ajouter ce commentaire lorsqu'il en disait quelques mots : « En fait, cela installe une situation virtuelle puisqu'on propose un plan de paix qui est si élaboré, si verrouillé, qu'il en devient le plan idéal pour faire la guerre. Un plan de guerre virtuel. C'est une technique nouvelle à State, qu'on pourrait nommer : virtualisme » Tout cela, jeu de l'esprit, aucun doute ; mais au bout du compte, on le verra, jeu de l'esprit plongé dans le réel, ou plutôt, annonciateur du réel, comme les lourdes nuées qui se forment annoncent l'orage, lorsque le temps sera venu de se passer définitivement de toute réalité pour s'en remettre à l'imagination des fonctionnaires spécialisés dans la fabrication des “réalités virtuelles”. Certes, il y eut le mot “virtualisme” pour désigner cela, puis vinrent les poètes de la confusion qui proposèrent le mot de *narrative* comme l'on dit d'une fable.)

– D'accord, Jamie petite poulette, ça c'est un truc. En plus, nous le placerons par surprise, sans avertir nos copains, les Français insupportables et les *Britts* toujours prêts à trahir leur serment d'allégeance. Vous avez bien raison, c'est tout à fait drôle.

Ainsi furent réglés les derniers détails du déclenchement de la grande guerre démocratique de la fin du siècle, la « première guerre progressiste de l'Histoire », selon le Britannique Tony Blair qui avait rang de Premier ministre de Sa Très-Gracieuse Majesté.

CHAPITRE 8

Plus Louis-Beyle progressait dans son oeuvre sur la guerre de l'Algérie, plus l'apaisement semblait le gagner. Quelle explication avancer ? Il explorait avec tendresse les méandres de ses jeunes années en même temps qu'il débrouillait l'écheveau d'une situation qui reste l'objet de tant d'incertitudes. Il croyait qu'on pouvait mettre en présence des jugements différents sans risquer à nouveau confrontation et conflit, et il éprouvait un ravissement étonné à se juger confirmé dans sa croyance. Il croyait avoir trouvé la formule d'une exploration de l'histoire conduite par l'empire bienveillant d'une amnistie complète. Il croyait échapper aux pressions affreuses de son temps. Il s'en conta beaucoup là-dessus, jusqu'à l'ivresse chaloupée des rêveries où l'on croit tenir d'une poigne si douce le sort de l'univers entre ses mains.

Il s'en alla à une rencontre avec le frère de Jeanne la Cistercienne, lui-même bien nommé Blaise de Citeaux. Louis-Beyle avait noué avec lui des liens d'une qualité rare bien qu'épisodique, – ou bien rare parce qu'épisodique, qui sait ? Outre la parentèle, Blaise de Citeaux était lié à sa soeur Jeanne par des liens d'entente et d'estime

également exceptionnels. Chacun applaudissait à cette situation générale que l'on jugeait sans pareille. Avec Citeaux, Louis-Beyle parlait en confiance, sans pression ni soupçon. L'apaisement de cette relation semblait en-dehors du temps ; il ressemblait à ce même apaisement ressenti dans cet effort qui le ramenait vers l'Algérie et son passé ; il y avait comme une essence commune.

Il dit tout cela à son ami. Il jura qu'ils goûtaient ainsi un plaisir commun ; ils avaient une proximité de plus, cette fois par une oeuvre à laquelle s'attachait Louis-Beyle. Blaise de Citeaux eut un sourire charmant et candide, c'est-à-dire un sourire intemporel, ou bien disons d'un autre temps. Il avait l'allure d'une autre époque, plutôt reculée, une époque qui n'est plus à la mode ou bien qui l'est subrepticement, une époque qu'on s'emploie à oublier parce qu'à s'en souvenir on pourrait bien la regretter et que cela (le regret d'une époque du passé, c'est-à-dire la nostalgie) constitue un sentiment de l'âme poétique qu'on juge avec la plus extrême sévérité, avant même d'instruire le dossier, par les temps qui courent qui sont judiciairement expéditifs ; et encore plus, une époque qu'on s'emploiera, si la main est prise dans le sac, à ôter de la mémoire du coupable pour qu'il puisse, comme il doit, réserver toute sa "capacité mémorielle" comme on dit aux exercices de déformation faussaire imposés par la modernité prégnante, dévoreuse, partout aux aguets pour quêter votre approbation, anathème au poing, avec toute sa marmaille de postmodernité et sa basse-cour de post-postmodernité... Ceux qui veillent à la consigne du conformisme ainsi représenté en liberté indépassable nous font comprendre qu'il faut prendre garde à avoir le plus souvent très-honte de notre passé lorsque celui-ci n'est pas encore passé au ripolinage des "valeurs" et autres ; ah oui, chuchote-t-on chez les auxiliaires du Système, un bon conseil, il est bien préférable de ne pas se faire prendre à y penser, ou dans tous les cas ne pas trop s'y laisser prendre, pour rendre au moins par contraste notre

présent parfaitement valeureux et plein de bonheurs sans tâches malgré les apparences. C'est une mission délicate, celle des auxiliaires ; non, tout bien réfléchi, c'est un sacerdoce religieux et cette obligation qu'ils vous suggèrent ne souffre aucun délai.

– Blaise, vous êtes mon confident exceptionnel, mon bras secourable, mon signe lumineux dans la nuit. Vous m'aidez à croire que le monde n'est pas entièrement perdu. Je veux vous parler longuement et profondément d'un sujet délicat.

– Pourquoi s'entêter à nous vouvoyer je me le demande, nous formons une bien étrange paire. Comment va Jeanne, ma sœur la Cistercienne ? Je la vois si peu.

– Avec vous, on s'interroge toujours sur l'intérêt de tenter de mener une conversation, tant vous êtes si naturellement déroutant, comme si vous aviez le temps pour vous. Interrogation salutaire, on y réfléchit à deux fois et, parfois, on se dit qu'il est préférable d'y réfléchir encore avant de parler. Cette fois, toutes réflexions faites, je reviens à mon sujet et n'en démords pas.

» Me voilà dans une aventure bienheureuse. Oh, aventure vieille d'un gros mois, pas plus. Je vous dis quelques mots de ces débuts ...

(Louis-Beyle rapporte les péripéties qu'on connaît, ses rencontres avec Paul-Philippe Jacques-Féval, la proposition de ce dernier et ainsi de suite.)

» ... Me voilà dans l'aventure d'écrire. Je m'y enferme, je m'y encoconne, comprenez-vous ? Le bonheur m'envahit peu à peu, oui le bonheur, l'apaisement, l'âme qui prend ses aises, le cœur battant au rythme de cette respiration disparue de ces années passées et dont je découvre qu'elles demeurent ; ressuscitant des images, cela, qu'on

croyait enfuies à jamais, foulées, déchirées, et qui se découvrent intactes, grandies même, magnifiées et dont vous vous dites qu'en vérité elles sont éternelles. Blaise, rendez-vous compte de ceci : le passé existe et je croirais bien, mordieu, qu'il a partie liée avec l'éternité ! Je le retrouve, je le rassemble et découvre combien il me ressemble, et combien il se donne glorieusement comme plus vrai que la vie que nous suggère leur présent qu'ils disent éternel ; il reprend vie sous mes yeux et me donne la mesure de celle qui assure, ou assurait péniblement mon quotidien.

» La douceur du temps disparu revient à mon âme ainsi enchantée, elle se fait douce musique à mes oreilles, flatte mon regard, caresse ma main et effleure ma joue. Je revois ma mère, si belle évidemment comme j'avais oublié qu'elle était, comme mon seul amour de jeunesse, ma mère ; mon père au regard lointain, il semblait toujours perdu dans des brumes si mystérieuses qu'elles semblaient exceptionnelles et par lui je vivais des aventures qui l'étaient pareillement. Je revois mes frères et ma grande sœur, ah oui ma grande sœur qui avait treize ans à ma naissance, qui fut comme une deuxième mère pour moi, qui ne manqua jamais à l'appel lorsque je lançais de ces cris d'alarme, qui est si complètement identifiée à ces paysages de ce pays disparu de mon enfance que je forme dans ma mémoire le symbole de ces temps-là avec son sourire à elle accolé à celui de ma mère, et ces deux sourires féminins éclairant comme des soleils les nuées terribles des sombres cieux de la colère du monde... Comprenez ceci, que je me rapproche mieux, de cette façon, du drame que je dois traiter. Je le rends humain, oh, si humain. Vous savez que je crois saisir tous les mystères du monde et m'apprête à en trouver la clef ?

» Je suis engagé sur la voie où je pourrai réunir les traces puissantes ressuscitant et structurant ce drame qui fut le cadre de ma jeunesse,

et je suis ainsi assuré que l'on me comprendra. Je me réconcilierai avec ma jeunesse, et le monde avec moi. Je le sens, Blaise. Écoutez-moi, je suis en train de reconstituer ma jeunesse, mes plus tendres années, ces temps d'espérances et d'ingénuité. Oh, certes, je construisais ma vie avec des rêveries sans fin, j'imaginais les choses, et le monde, et tout ce qui conduit les perspectives d'un cœur encore si tendre. Je retrouve des émotions que je croyais éteintes, je les ranime comme on ranime le feu sous des cendres qui paraissaient aussi froides que peut vous sembler la mort. Mais l'on tient trop la matière pour ce qu'elle paraît être et l'on ignore qu'il faut, en elle, séparer le bon grain de l'ivraie : mon Dieu, ce feu ne demande qu'à renaître.

» J'étais un adolescent inquiet, secret, timide et renfermé, rétif aux usages du monde, incapable de jouer la grande pièce sociale pour se conformer aux usages. Les filles m'effrayaient, et pourtant je les observais, emporté par une fascination sans fin. Je me voyais écrivain. Je déplaçais des montagnes. Les événements du monde, à mon époque d'adolescence, ne faisaient que m'effleurer, rien de plus. Je les repoussais d'un haussement d'épaule. J'organisais le monde où j'entendais vivre, les autres n'avaient qu'à bien se tenir. Les plus beaux dialogues, je les avais avec moi-même. Ils duraient jusqu'à fort tard, bien après que les derniers rayons du soleil couchant aient disparu derrière l'horizon. Mon cœur se gonflait d'espérance, j'étais la semaille de tous les matins du monde comprenez-vous...

» Tout de même, je ne peux aller jusqu'à laisser penser, comme on pourrait aussi bien le croire, que je vécus dans la plus complète ignorance de ce qu'on nommait là-bas "les événements". Parfois, j'ouvrais les yeux sur le monde. C'était pour épouser la grande cause de mon pays. J'étais alors, dans ces instants, un ardent patriote. Vous comprenez, j'en suis sûr, un patriote au sentiment simple et droit,

dans la plus grande harmonie possible, quelque chose comme l'innocence projetée dans la barbarie du monde et qui refuse d'en être souillée. Où voit-on là-dedans la moindre duplicité ? Non, j'étais un cœur pur, sans la moindre tâche pour alourdir mon âme, rien qui pût alimenter le soupçon du monde et des hommes. Pourtant, vous n'êtes pas sans l'ignorer, la guerre d'Algérie est entendue, comprise, perçue et analysée selon l'idée de ce qu'on désigne en général sous l'expression de “guerre juste”, où il y a par conséquent les justes d'un côté, et, de l'autre, les assassins, les coupables, les condamnés-d'avance, ceux à qui l'histoire ne pardonnera jamais, et leur cœur lourd de traîner tant de crimes, et l'âme tâchée irrémédiablement. Il se trouve, n'est-ce pas, que je suis de ce parti-là, des assassins je veux dire ; alors, mon entendement se ferme ; comment être à la fois ce cœur pur, cette innocence avérée, cette âme sans tâche et le contraire aussi bien, d'une façon irrémédiable ?

Blaise de Citeaux l'observa avec une ironie non dissimulée. Sur la fin Louis-Beyle s'était un peu échauffé.

– Mon pauvre ami : voilà où vous mène, finalement, votre sérénité retrouvée ?

– Effectivement, quelle surprise ... Comme on dit dans les films et dans les romans de gare, on n'échappe pas à son destin. Cette question de la guerre juste, je vous l'assure, ne cessera plus de tourmenter mon esprit, par les contradictions qu'elle découvre, ou bien c'est que je n'y entends rien. Je le réalise à l'instant où je vous le dis. Et certes, voilà qui est bien paradoxal : je vous vois pour vous annoncer mon bonheur et ma sérénité et termine en mesurant et en exposant mon tourment et la fatalité de ce tourment.

» En même temps, je vous l'affirme et cela est aussi vrai que le temps qui passe, et le temps a passé j'en suis bien sûr, je suis devenu une fois ce conflit terminé et les victimes rangées dans des catégories déjà formées de l'avis que cette guerre ne pouvait ni ne devait se terminer autrement qu'elle fit, que la cause que j'avais embrassée était dépassée et sans réel fondement, et qu'elle n'avait pas sa place dans l'avenir ; que le combat de ceux que je maudissais était effectivement acceptable, parfois héroïque et fondé selon leur point de vue. Je dirais même qu'il était devenu justifié à force de s'être fait selon des moyens qui furent ce qu'ils furent, et malgré que ces moyens fussent si cruels et indignes, même si au début ceux qui le firent n'étaient pas loin d'être des imposteurs qui savaient être cruels et indignes, et méprisaient la question des moyens pour arriver à leurs fins, d'une façon si accablante qu'elle justifieraient qu'on allât au fond des choses des origines ; bref, en ce temps-là, j'avais absous mes adversaires et m'étais rangé dans le camp de la repentance... Mais non à la fin, car voilà que je suis en train de me reprendre en revenant sur ce passé, rien à faire je n'irais pas jusqu'à dire que leur combat était juste si cela suppose que le mien était mauvais, et là encore ma réflexion déjà changée comme je vous l'ai décrite, s'est encore modifiée pour mettre à nouveau en question la légitimité de ce conflit. Je n'arrive pas à extraire ces événements de leur dimension historique dans ce qu'elle a de puissamment humain pour tous les partis selon leurs justes causes, pour les installer dans l'exclusive dimension morale dont on sait qu'elle est fâcheusement inclinée à suivre les *diktat* et la mode des temps en cours. Peut-être est-ce parce que je sais que, dans ce cas, il y a procès sans cesse, et que je suis l'accusé présumé coupable avant tout jugement, et même qu'il y a condamnation déjà prononcée avant l'instruction du procès, et que je suis là où je suis dans cette farce macabre, et que cela n'est nullement me rendre justice ? Peut-être, car mon cas personnel

existe ; mais il faut admettre qu'il est au coeur du débat historique et moral et son rôle de référence n'est pas usurpé. »

Blaise de Citeaux ne savait que dire devant le désarroi de son ami, dont il jugeait qu'il était fondé, que Louis-Beyle l'avait expliqué justement et que lui seul, Louis-Beyle, pourrait l'apaiser, et que toute tentative d'une aide extérieure était alors superflue. Ne sachant que dire dans ce sens, il n'en dit rien et parla d'autre chose. Il fit la remarque qu'à côté de ce travail d'écrivain et de mémorialiste, il y avait le travail d'éditeur et de journaliste de Louis-Beyle, ou plutôt de chroniqueur de sa Lettre d'Analyse *Contre-Pied* ; qu'il disait, Louis-Beyle, s'être retiré du monde, et pourtant qu'il ne pouvait s'en retirer complètement s'il poursuivait cette activité, qu'au contraire il s'y trouvait complètement plongé... Louis-Beyle le regarda avec surprise. On aurait dit qu'on écartait un rideau devant ses yeux, et que la lumière les éveillait de leur torpeur pour qu'il puisse enfin distinguer les choses.

– Vous avez raison. J'ai tendance à perdre de vue cette situation ; enfin, je l'embrasse mal, vous comprenez ? Je la perds de vue. Pourtant, sachez bien ceci : j'ai poursuivi mon travail pour *Contre-Pied* sans anicroche, sans difficulté, alors que j'aurais dû m'en trouver détaché selon la logique de la situation, et même absent tout d'un coup, indifférent sans aucun doute, n'est-ce pas ? Pourtant non, je n'ai pas le souvenir de m'y être moins intéressé, d'y avoir attaché moins d'importance ; il y a une crise, qui est intense, qui demande de l'attention et doit être suivie, ce n'est pas tout à fait du tout-venant le Kosovo, et pourtant rien, aucune difficulté, aucun malaise alors que je suis plongé dans mon passé algérien et croirais avoir coupé les ponts avec le reste. Curieux, il n'y a pas eu de contradiction entre cette activité-là, si plein dans le temps qui court, et tous ces vestiges du passé où je me suis roulé.

– Eh bien, il n'y a pas de doute. Cela signifie que le passé n'est pas tant le passé qu'on veut bien le croire. Cela signifie que votre repli sur la guerre d'Algérie au travers de vos souvenirs, de votre passé, n'est pas vraiment, ou disons, pas complètement un refus du présent.

– C'est original. (Ton mi-figue mi-raisin de Louis-Beyl, un peu ironique, un peu de dérision pour lui-même somme toute. Il ne s'estime pas beaucoup à cet instant, avec ces complications exposées sans retenue.)

– Non, certainement pas de mon fait puisque c'est à peu près ce que vous disiez, sous une autre forme... L'on comprend mieux que la sérénité que vous me décriviez en arrivant ne vous dispense aucunement de vous faire l'écho du désarroi actuel. Votre situation est inhabituelle, elle vous ferait croire que vous perdez le sens des choses, mais non... Vous pouvez être à la fois détaché et au cœur du temps, et même l'une et l'autre situations sont liées.

– C'est inattendu.

– Cela vous rend bien songeur.

– J'étais venu, triomphant, heureux de mon repli, jouissant de ce que je croyais être le bonheur. Voilà que vous me faites découvrir une autre vision des choses.

– Encore une fois, je ne vous fais rien découvrir du tout : c'est vous-même qui arrivez à ce constat, selon ce que vous ressentez.

– Alors, tout est bien... Écoutez, je rentre. Il me semble que je ne sais plus exactement sur quelle voie je me trouve, ou plutôt si les circonstances ne me poussent pas à modifier et nuancer mes choix.

Tout mon beau rangement ne vaut plus rien, il faut un réaménagement.

On était le 23 mars 1999. Louis-Beyle se leva et quitta Blaise de Citeaux. Il ne restait qu'un peu plus de quatre heures avant l'expiration de l'ultimatum signifié à la Serbie, ou République Fédérale de Yougoslavie, par les puissances de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord, connue sous le sigle OTAN dont la prononciation renvoie étrangement aux questions soulevées par les rapports de l'histoire et de la politique, du temps passé et du temps présent. (Pour éviter cette sorte de problème qu'ils n'apprécient guère car il fait éviter de trop penser, de nourrir le doute, l'incertitude, les interrogations qui peuvent susciter l'hésitation devant l'acte ; pour éviter ces encombrements à la française par conséquent, les Anglo-Saxons utilisent une deuxième langue, qui est la leur et donc la première, et ils disent NATO ; cela renvoie, il faut s'en aviser, au poids brutal de la bureaucratie dont est faite cette organisation, qui pèse comme des chaînes, qui vous emprisonne et vous impose le sens où il faut penser pour ne pas penser trop.) Louis-Beyle venait de découvrir combien, croyant en être si éloigné, il était proche en réalité des événements qui agitent le monde ; combien, en enquêtant sur sa propre histoire et sur son passé il retrouve l'histoire qui se fait et ce qu'on nomme le présent, combien pour tout dire et avec quelle précision il identifie la caricature du "présent éternel" que notre époque veut nous offrir pour nous faire croire qu'elle a trouvé sa potion magique.